

MARIE-HÉLÈNE LAFON

« AU PLUS PRÈS DE CE QUI NE SE DÉROBE PAS »

PROPOS RECUEILLIS PAR CORINNE PRADIER

Pétillante et fine lettrée, l'auteure Marie-Hélène Lafon nous accueille chez elle, dans le Cantal. Dans ce que son ami Bernard Courault, ancien libraire à Aurillac, appelle sa « datcha ». Planté au pied d'un suc volcanique, près de Marcenat, cet ancien corps de ferme est un lieu de retrait et d'exquises estives. Entre deux contemplations, elle y travaille à « ses chantiers ».



Luc Olivier / Détours en France x 2

Dans *Traversée*, vous écrivez : « L'immuable géographie de mes livres dessine un pays [...] perdu et retrouvé toujours, quitté et lancinant. » Cette maison est-elle sur les terres de votre enfance ?

La ferme de mes parents est à quinze kilomètres d'ici, dans une commune qui cependant n'est pas limitrophe. À partir du moment où je suis partie à Paris, en 1980, j'ai voulu ce que j'appelais un terrier, à moi, ici. C'est-à-dire un endroit qui ne soit pas celui où vivent et travaillent mes parents et mon frère, et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 18 ans. Leurs rythmes sont incompatibles avec les miens et ceux de mon travail.

Qu'est-ce qui a présidé à votre choix ?

Je voulais une ancienne maison de paysan. Unique corps de bâtiment, étable, grange et pièce à vivre. Toit en ardoises, une grande cheminée, qu'on appelle un cantou, et le tout à 1 000 mètres d'altitude. Je la voulais dans le périmètre géographique que

j'appelle le triangle des Bermudes : les cantons de Riom, Condat, Allanche. J'eusse consenti jusqu'à Murat, mais ce n'est pas sûr.

Vous connaissiez déjà cet endroit ?

Je connaissais le hameau voisin où se trouve une curiosité géologique, les tranchades de Laquairie. Ce sont des failles extrêmement abruptes tapissées de végétation. Quand on y amène des amis, ils se croient sur une île lointaine, dans un film d'Indiana Jones. C'est un lieu insensé, tout à fait stupéfiant, périlleux et un peu acrobatique.

L'âme de ce lieu est-elle identique à ce que vous recherchez ?

Vous savez moi, l'âme... C'est une notion qui m'est toujours très étrangère. Je voulais le même corps de pays. Avec ce type de végétation, des frênes, des hêtres, du pays vert. Charnu. Et puis, une qualité particulière d'isolement. Je suis née dans un pays évidé par l'exode rural et je crois, même si c'est peu défendable, que j'ai le goût de ça : aller dans des lieux où l'on peut marcher pendant des heures sans rencontrer personne.

BIOGRAPHIE

Née en 1962 à Aurillac, dans le Cantal, Marie-Hélène Lafon est professeure agrégée de français, latin et grec. Elle exerce ce métier à Paris, où elle vit 9 à 10 mois par an. À 34 ans, après la lecture des *Vies minuscules* de Pierre Michon, elle s'autorise à écrire.

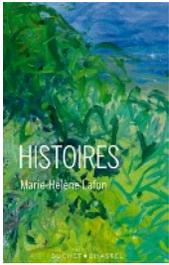
Le Cantal et la rivière Santoire sont au centre d'une majeure partie de son œuvre, une quinzaine d'ouvrages mêlant romans et livres de nouvelles souvent récompensés. Son premier roman, *Le Soir du chien*, reçoit le prix Renaudot des lycéens en 2001 ; *Les Pays*, le prix du Style 2012, un Globe de cristal et le prix Arverne 2013 ; *Joseph* est finaliste du prix Fémina 2014. En 2015, le téléfilm *L'Annonce* est adapté de son roman éponyme. Et, en 2016, elle reçoit le prix Goncourt de la nouvelle pour *Histoires*.

En partant, aviez-vous l'idée de revenir un jour dans le Cantal ?

Je n'avais pas l'idée de revenir y vivre, mais celle d'y avoir un endroit à moi. Et j'ai mis plus de trente ans à la réaliser. Je suis retournée régulièrement, dans ce pays pour voir mes parents. Quand je voulais y séjourner plus longtemps ou inviter des amis, je louais un gîte avec ma sœur qui vit à Clermont-Ferrand. Le lien ne s'est jamais perdu. Maintenant que j'ai cette maison, j'y passe dix semaines par an au minimum.

Comment partagez-vous cet attachement avec votre entourage à Paris ? Vous parlez de la variation permanente du paysage, mais souvent cela échappe. Beaucoup trouvent qu'il n'y a rien ici.

Moi, je ne fais pas de prosélytisme, ceux qui trouvent qu'il n'y a rien, qu'ils continuent à trouver qu'il n'y a rien. Dans *Les Pays*, Claire pendant longtemps ne parle pas du lieu et du milieu



À LIRE

Histoires rassemble en un seul volume les nouvelles écrites par Marie-Hélène Lafon. Paru en octobre 2015 chez Buchet-Chastel, 320 p., 16 €.

dont elle vient, et je peux dire que j'ai procédé un peu comme ça, moi aussi. Je n'ai jamais caché que j'étais fille de paysans et que je venais du Cantal mais je ne l'ai pas monté en sautoir non plus. Chacun vient de quelque part, moi je venais de là. Les gens avec qui j'ai noué des relations longues et plus denses, à ceux-là, oui, évidemment on leur dit d'où on sort, et d'où ça sort. Et depuis que j'ai la maison, j'ai fait venir mes amis les plus chers, ceux avec qui j'ai les liens les plus étroits.

En quels termes vous parlent-ils de ce lieu ?

Ils disent : « *Tu pars chez toi. Tu pars là-haut.* » Il y a toujours l'idée que c'est loin. C'est quand même un pays où vous pouvez arriver au mois de juillet, trouver 8 °C et mettre des chaussettes. Une fois, mon amie Marie-Hélène, de Paris, m'a téléphoné en me disant : « *Il y a des trottoirs ? Je prends des chaussures à talons ?* » C'est devenu une plaisanterie depuis. C'est une histoire de corps avec ces pays-là. Moi aussi, dans une certaine mesure, je suis devenue un corps étranger. [Tandis que nous parlons, au loin siffle le *Gentiane express*, le train touristique de la Haute-Auvergne qui n'a d'express que son nom.] Je le mesure au mode de vie. Le mien, dans cette maison, n'est pas le même évidemment que lorsque j'avais 18 ans et que j'étais chez mes parents, celui que j'aurais si je séjournais longuement chez eux et pas celui non plus de bien des gens que je connais alentour et j'en connais beaucoup, beaucoup. Je ne me lève pas à la même heure. Il faudrait me torturer pour me faire rentrer les beaux soirs avant neuf heures et demie, dix heures. Avant que le soleil soit couché. Vous passez devant les maisons, les gens regardent

la télé. Alors qu'il y a le flamboiement du couchant dehors. Je sais bien que c'est un rapport d'esthète aux choses, même si le terme est un peu grand.

Vous semblez trouver dans ce lieu un antidote aux fracas du monde ?

J'ai le sentiment d'y être au plus près de ce qui ne se dérobe pas. De ce que j'appelle, en reprenant une citation d'Aragon, « *la beauté des choses* ». Elle est parfois cuisante, j'en suis tellement enivrée que j'ai du mal à me dire :

« *Non, tu travailles !* » J'ai du mal à lire ici. Je m'installe, mais je regarde, et les livres attendent. Rien ne fait écran entre ce qui me paraît essentiel et moi. C'est là, je suis au cœur. Alors que dans bien des circonstances, on est parasité soit par des éléments qui nous viennent à la conscience, soit carrément par des faits, des gens, des choses... Ici ce n'est pas comme ça. Mais attention, j'y suis dans certaines circonstances et j'ai sans doute une grande capacité à y faire l'autruche.

